

*Langues Nationales et Enseignement du
Français au Mali*

Monsieur Ahimidi Daouda SAMAKE
2^{ème} Conseiller de l'Ambassade
de la République du Mali à Alger

Monsieur le Recteur de l'Université d'Alger,
Monsieur le Doyen de la Faculté des Lettres et des Langues,
Madame le Chef du Département d'Interprétariat et de
Traduction,
Honorables Professeurs,
Mesdemoiselles et Messieurs les Etudiants,
Chers Invités,
Mesdames, Messieurs,

Me trouver ici, en ce haut lieu de l'intelligensia algérienne, est pour moi un grand honneur et c'est avec un immense plaisir que j'ai répondu à l'aimable invitation de l'université d'Alger pour intervenir devant cet aréopage d'éminents intellectuels de ce pays voisin, ami et frère qu'est l'Algérie dont le rayonnement culturel ne cesse de s'étendre sur le monde arabe et l'Afrique, nonobstant des problèmes conjoncturels qui s'estompent fort heureusement.

Merci donc à vous d'avoir donné l'occasion au Diplomate d'échapper ne serait-ce qu'un petit moment à ses interrogations sur

la marche du monde et se retrouver sous les lambris et dans cette atmosphère si particulière du royaume jamais oublié de la poésie et du théâtre, du roman et de l'essai afin de parler un court instant de la problématique :

Langues Nationales et enseignement du français au Mali.

Permettez avant, que je plante un peu le décor.

Mon pays le Mali, après 70 ans de domination coloniale française, a accédé à la souveraineté nationale et internationale le 22 septembre 1960. Dans sa Constitution, le français a été adopté comme langue officielle afin de mieux accéder à la connaissance universelle, de mieux appréhender pour nous les approprier, les éléments féconds de la science, de la technique de la technologie et aujourd'hui de l'informatique.

Aussitôt l'indépendance proclamée, l'ex puissance colonisatrice a imposé au Mali toutes sortes d'obstacles à cause de la ferme volonté de notre peuple de s'affirmer souverainement sur tous les plans et aussi de l'ouverture des frontières Nord du Mali indépendant aux glorieux combattants de l'A.L.N et du F.L.N algérien.

Mais le Mali, héritier d'un riche passé culturel s'est doté d'une politique éducative basée sur l'enseignement des langues nationales à côté du français. C'est ainsi que fut créée la Direction Nationale de l'Alphabétisation Fonctionnelle et de la Linguistique

Appliquée (DNFLA) qui reçut pour mission d'identifier, de codifier et de faire enseigner certaines grandes langues nationales, choisies sur la base de critères bien définis et qui seraient enseignées à côté du français.

Ainsi, sur la quinzaine de langues vernaculaires parlées chacune par plus de cent mille locuteurs, six furent retenues : le bambara, le peul, le sonrai, le tamacheck, le sénoufo et le sarakolé, à côté de l'arabe déjà enseigné au 12^{ème} siècle à Tombouctou.

Avec les experts de l'UNESCO, les alphabets inspirés de l'alphabet phonétique international (API) furent codifiés, les supports didactiques et pédagogiques élaborés et les écoles expérimentales créées.

Apparurent alors les premières difficultés : difficultés d'ordre psychologique, culturel ou social ont en effet jalonné la difficile cohabitation français – langues nationales dans les écoles expérimentales jusqu'à l'adoption il y a 5 ans par la NEF (Nouvelle Ecole Fondamentale) de l'apprentissage dans les seules langues nationales dans ces écoles.

Difficultés d'ordre psychologique : Les élites d'alors furent considérées comme égoïstes, voulant refuser l'accès du « savoir » aux nouvelles générations comme si le savoir ne pouvait et ne se résumait qu'au « syllabaire » d'André DEVESNE, à « Mamadou

et Bineta lisent et écrivent couramment » ou « Mamadou et Bineta sont devenus grands », les grands classiques de l'époque dans nos écoles primaires.

Tous les parents voulaient que leurs enfants soient instruits en « toubaboukan », c'est-à-dire « la langue du blanc » (français s'entend) comme si l'anglais, le russe ou la japonais ne sont pas blancs aussi.

Difficultés d'ordre culturel : Par essence, le Malien, est tourné vers la nature donc le concret. L'abstraction, sans être absente de sa structure mentale n'en est pas une composante essentielle. Vivant en milieu rural, le visible, le réel, le palpable sont les éléments de son quotidien. Même entre Maliens des villes et des campagnes, il y a une différence dans l'approche des choses à fortiori entre un français repu de rationalisme, de cartésianisme pour qui l'existence est prouvée par rapport à sa capacité de penser, « le cogito ergo sum » (« je pense donc je suis »), et le jeune malien dont, l'existence est prouvée dans ses rapports avec les éléments de la nature « je danse donc je suis ».

Comment apprendre dès lors en bambara à un jeune de 12, 13 ans des notions comme la longitude ou la latitude, le néolithique ou la théorie de la gravité ?

Le cyclomoteur est facile à traduire car c'est « le cheval en fer » l'avion « la pirogue d'en haut ».

Que dire de la neige dans un pays où la température moyenne annuelle est de 35° à l'ombre « c'est la glace de dehors ».

Bref, il y a un réel décalage entre la langue française et le milieu ambiant où elle doit être pratiquée et dont elle doit traduire les réalités.

D'où l'utilisation d'expressions imagées, de métaphores, d'onomatopées, de néologismes, sans compter les traductions littérales qui sont légions comme le « lait amer » qui est « le lait loin » de « la femme du lion » (lionne) que boira « le propriétaire de la brousse » (kounko tiguï ou chasseur) avant d'aller boire son « duvin » (le vin) sous l'ombre de « l'arbre à palabre » (salon où se rencontrent les hommes avant d'aller au « kalanso » (l'école) où peuvent se trouver « 200 bouts de bois de Dieu » (enfants) dont 2 « be sigui-sigui » pour « bégayer », « la soutane du prêtre le marabout des blancs.

En bref, il y a un large fossé entre le lexique français et la réalité que doit traduire cette langue. Or une langue doit avoir une prise sur la réalité ambiante.

Même des **difficultés irrationnelles** surgissent

Un dogon ne prononcera pas « p » mais « f » au contraire du bozo qui dira « p » au lieu de « f ». Ainsi le dogon dira « foison » au lieu de « poison ». Le bozo dira « poison » au lieu de « foison »

Toutes ses difficultés qui sont loin d'être exhaustives mais qui pourront lancer les débats n'ont pas empêché les écrivains maliens de réussir de belles pages littéraires ayant leur milieu pour support.

Il faut toutefois noter que c'est dans le narratif, les contes, les légendes, les épopées, en un mot, la littérature traditionnelle orale que nos écrivains ont réussi leurs chefs-d'œuvre.

Kani ou Sous l'Orage de Seydou Eadian Kouyaté, *L'étrange destin de Wangrin* de Amadou Hampathé BA, *Le Coiffeur de Kounta* de Massa Makan Diabaté entre autres, sont aujourd'hui des classiques enseignés partout en Afrique de l'Ouest francophone.

Quand il s'agit de s'engager dans le scientifique, le technique ou le technologique, le malaise devient un obstacle quasi infranchissable.

Comment expliquer ou traduire en Tamacheck le terme « microprocesseur » pour un malien qui n'a jamais vu

de sa vie un ordinateur n'ayant même pas l'électricité pour le faire fonctionner.

Là aussi, des pionniers comme le Professeur Victor SY ont entrepris un travail colossal d'appropriation et de maîtrise d'une méthodologie appropriée pour arriver à cette nécessaire capacité de nos langues nationales à traduire les réalités du monde moderne. L'on constate aisément que nos langues nationales ont un lexique, un vocabulaire réduit, inadapté ou inexistant pour traduire une réalité qui n'est pas la leur.

Un mot, une expression, c'est comme un homme. On ne peut pas les prendre ex-abrupto. Ils ne valent que dans un contexte déterminé. Hors de celui-ci, ils perdent leur sens. Si, en français, le lièvre est synonyme de malin, de rusé ou celui qui impulse un rythme soutenu dans une course, chez nous il n'est synonyme que de grandes oreilles.

Se pose aussi le problème des nuances, des atténuations. Dans nos langues nationales, il n'y a pas de différence entre défaite et déroute, entre victoire et triomphe.

Et même entre nos langues nationales il y a un décalage en fonction de la sphère culturelle où elles sont pratiquées. Ainsi « le kotèba », forme de théâtre populaire chez les Bambaras, n'a pas d'équivalent chez les Sonrais.

Forme d'aliénation culturelle pour les uns (la langue étant le premier support d'une culture), vecteur de communication pour les autres, le français je l'avoue, éprouve des difficultés à être enseigné à côté de nos langues nationales pour traduire les différentes réalités. Mais avec des supports didactiques et pédagogiques novateurs comme les systèmes audiovisuels des progrès notables sont en train de se réaliser.

L'objet de la communication étant de permettre un échange d'expérience, de vécu, je souhaite vivement qu'elle serve à établir un débat serein, fructueux et de belle facture.

Je vous remercie pour votre bienveillante attention.